

Le cerquele

BIMESTRIEL N° 20

L'ALTERNATIVE LIBERTAIRE TOULOUSE ISSN 1264-9112 FEVRIER 1999 - 15 F

Il ne restera bientôt plus, à la surface du globe, que ce pauvre Madelin, le répondeur automatique de la pensée néo-libérale, l'homme qui radote avant de renoncer à réfléchir, pour venir nous chanter en toutes occasions les louanges de l'ultra libéralisme mondialisé.

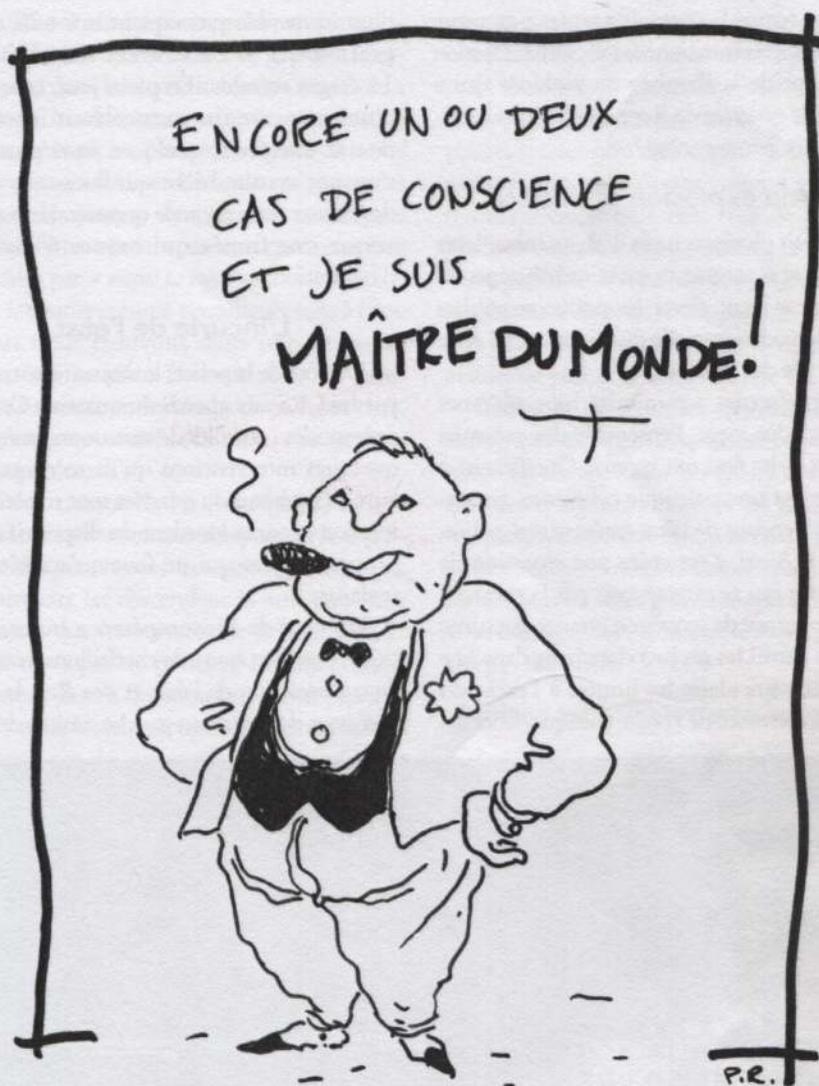
Des décennies de sermons arrogants, de reniements satisfaits, de sarcasmes à l'encontre de ces citoyens assez stupides pour refuser l'évident bonheur universel mitonné dans les arrières-cuisines des multinationales... Mort aux vaincus, aux sous-hommes, aux déchets du Paradis spéculatif... La multiplication infinie des champs de ruines sociales et de désespérances, c'était une nécessité. Mais que l'effondrement de l'économie spéculative se profile à l'horizon, et le casino planétaire manque soudain d'humanité.

Et voici les gourous omniscients de Davos, les prophètes de l'économie de marché triomphante, qui abandonnent leurs certitudes pour s'engager dans la voie du repentir.

N'exagérons rien, ils n'en sont pas encore à prêcher la substitution du contrat social au contrat privé, ni la restitution aux sociétés détruites, aux peuples clochardisés des richesses accaparées et du pouvoir politique confisqué. Plus simplement, devant l'ampleur des ravages constatés, et des catastrophes à venir, les niaiseries pseudo-humanistes sont devenues d'indéniables mensonges. Seuls restent en évidence, debout au milieu des décombres, l'avidité et le mépris des responsables du chaos mondial. Recouverts d'un voile léger de remords, peut-être se feront-ils oublier. Mais ils resteront debout. Mieux vaut renoncer à la défense de théories indéfendables, que renoncer à leur pratique. La conservation des privilèges s'accommode des blessures d'amour propre.

Et l'année prochaine, à Davos, quand les maîtres du monde reviendront nous expliquer la vie, Madelin ne sera pas invité. ■

Ravachefolle



Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles nous le paraissent.

Sénèque

Reynerie à chaud

L'avenir très sombre que je décrivais, avec ses barbelés autour du ghetto, dans l'article du Coquelicot n° 13, est désormais atteint à Toulouse-le-Mirail dans le quartier de la Reynerie. La population a grossi en une nuit de 10 %. C'est un millier de flics (RG, CRS, mobiles et autre BAC) qui ont squatté la nuit ce quartier. Y travaillant depuis presque 10 ans, je me suis retrouvé dans l'œil du cyclone.

Vers 4 heures du matin le 13 décembre 1998, un jeune garçon de 16 ans, Habib, était en train de voler une voiture en compagnie d'un de ses copains lorsqu'il est surpris par une patrouille de police. Il est abattu par un des policiers et a agonisé sous une voiture pendant plus d'une heure. Pendant ce temps la patrouille rentrait au poste de police sans mentionner l'incident. Doit-on s'étonner de la flambée de violence qui a secoué le quartier de Reynerie d'où était originaire ce jeune garçon ?

Une explosion prévisible

Depuis plusieurs mois déjà, les travailleurs sociaux et enseignants, certains habitants du quartier avaient alerté les pouvoirs publics de la dégradation réelle du climat social et de la montée des tensions.

La préfecture a minimisé les problèmes pendant des mois, l'ensemble des pouvoirs publics et les élus ont montré l'inefficacité à développer une politique cohérente des services dépendant de l'état (prévention, police, justice). Ainsi, s'est créée une situation de non-droit qui se caractérisait par la présence d'une poignée de jeunes en errance nocturne (exclus parmi les exclus) cherchant dans une démarche suicidaire les limites à l'excès du seuil de tolérance de l'ordre étatique. Conclu-

sion, les rodéos nocturnes étaient ces derniers mois quasi journaliers avec mise en fin de course et bien sûr, ceci était agrémenté d'un concert de klaxons histoire d'empêcher les 11 000 habitants de dormir. La tension s'est accentuée dans les deux derniers mois : une voiture au GPL a été incendiée au pied d'un immeuble provoquant une telle déflagration que la base de cet immeuble de 11 étages trembla. En plein jour, la voiture d'une stagiaire institutrice était incendiée devant une école, quelques jours plus tard c'est une voiture bélier qui fracasse la porte des locaux de la régie de quartier. Le feu provoque une fumée qui monte 6 niveaux d'habitation.

L'incurie de l'état

Du côté de la police, le dispositif se traduit par les CRS aux abords du quartier. Ceux-ci opèrent des contrôles de voiture au faciès. Les quelques interventions qu'ils se risquent à faire à l'intérieur du quartier sont totalement inefficaces par la lourdeur du dispositif et les propos racistes qui ne font qu'accroître le malaise.

Du côté de l'incompétence bureaucratique, c'est la cohorte de cheffillons, courroie de transmission de l'état et des élus, la plupart issus de l'extrême-gauche, imbus de leur

pouvoir et prérogative qui se perdent dans la réunionnisme et le bavardage. Du côté de la Mairie, De Veyrinas dispense de la poudre aux yeux tout en refusant la création de lieu de convivialité et une salle des fêtes sur le quartier. Elle exerce même des pressions sur des salariés liés à la Mairie, parce qu'ils ont été sollicités pour aider à l'émergence d'un comité de quartier. Quant au Développement Social du Quartier, on y bavasasse sans efficacité au nom de la voix de son maître (de Veyrinas).

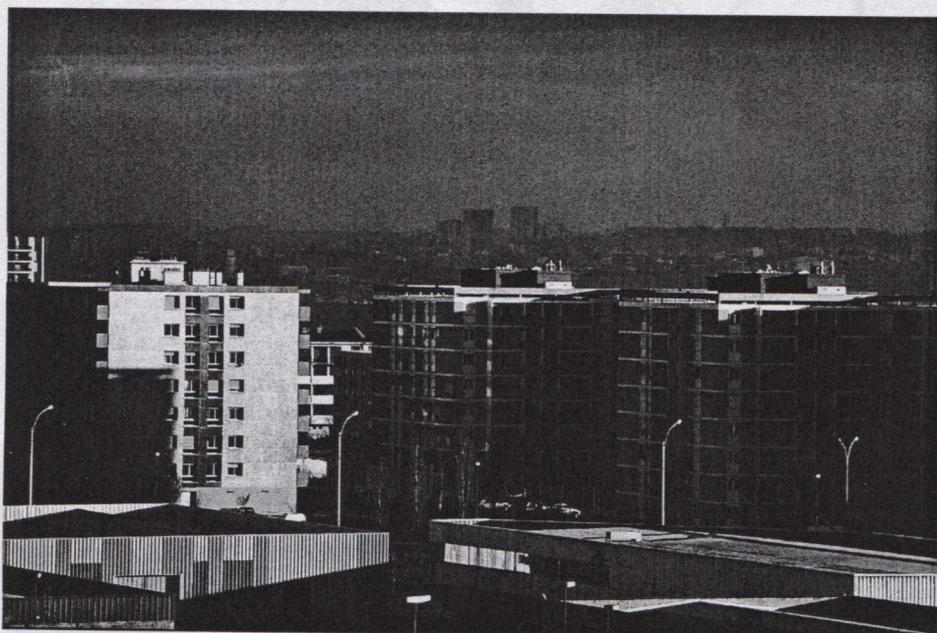
À gauche, ce n'est guère mieux. Les querelles entre mairie (droite) et conseil général (gauche) ont entraîné le retrait des assistantes sociales de la CAF, d'un seul coup, pendant l'été, et ceci sans explication. Les assistantes sociales du Conseil Général ne les ont remplacées que de façon très parcellaire et sans aucune expérience du quartier. Résultat, les habitants n'ont aucune lisibilité de ce service social depuis maintenant 6 mois. Voilà où mène une application chaotique !

Mais la cerise sur le gâteau vient du club de prévention (Les éducateurs) : depuis déjà plusieurs années le conseil d'administration comme la direction y est quasi inexistante. Les éducateurs de base pleins de bonne volonté s'y sont succédé et épuisés par le manque de directives, notamment sur la tranche d'âge la plus difficile des 18, 25 ans. Seulement les « chefs » sont des amis des amis de la gauche socialiste ; la tactique politicienne a primé sur la compétence.

Une explosion sans joie

Ce dimanche 13 décembre, c'est toute la jeunesse du quartier qui éclate et cela jusqu'au mercredi : la CAF, la mairie annexe, le commissariat flambent mais aussi les voitures des habitants. Le jeudi seule l'antenne de justice est incendiée par un petit commando et des voitures béliers prennent pour cible des commerces extérieurs au quartier.

La Reynerie a vécu dans une folie furieuse pendant plusieurs jours. De tous côtés c'est l'irrationnel qui fut de mise. Cette jeunesse a mis le feu à plusieurs dizaines de voitures sans discernement. Ainsi des habitants Rmistes ou smicards ont vu leur propre voi-



ture partir en fumée! En même temps une partie importante des habitants était solidaire des jeunes et comprenait leur révolte, qui exprimait toute l'injustice ressentie par le quartier. Mais l'irrationnel continuait aussi à s'exprimer. En particulier avec le racisme. Avec d'un côté une partie de la population qui voulait tuer tous les arabes, et de l'autre des groupes de jeunes qui voulaient détruire les immeubles des blancs. Le quartier s'est retrouvé à deux doigts de la « balkanisation ». Les lieux brûlés étaient pourtant tous très ciblés, police, justice, mairie; les écoles elles, n'ont pas été touchées, de même que les locaux associatifs.

L'État dans tous ses états

Baudis parle dans la presse des dégâts matériels mais oublie la situation d'abandon social. Le procureur criminalise les jeunes et innocente le policier. Le préfet se contredit suivant ses interlocuteurs. Le seul à émerger de ce panier de crabes, le sous-préfet se rendait auprès de la famille d'Habib et faisait de son mieux pour renouer le dialogue.

Quant à la police? À la sortie d'une école maternelle, elle envoie des lacrymogènes dans la cour créant ainsi l'affolement chez les instituteurs comme chez les parents ballottants leurs enfants dans les bras. Les CRS ont pénétré dans les cages d'escaliers d'un immeuble en chantant « *On est les champions* ». Ils ont écrit *Vive la France* sur des boîtes à lettres aux noms à consonances étrangères.

Autre bavure, l'inspection académique fait intervenir la police dans l'enceinte du collège suite à un incident au moment où les enseignants arrivaient à calmer la situation. Conclusion : les collégiens traitent les enseignants de balances.

L'incohérence de l'État

Dans les semaines suivantes on a vu l'incohérence de l'État. De 1 000 flics pendant une semaine nous sommes passés à zéro. Les rodéos ont alors recommencé. Des voitures calcinées sont restées en l'état des jours durant sans être enlevées. Des groupes de jeunes de 12 à 14 ans sont devenus de plus en plus arrogants. Les irréductibles ont gagné du terrain et marqué leur territoire. Un après-midi, un jeune au volant d'une voiture volée a foncé sur un employé des HLM devant ses copains qui lui criaient « tue le, tue le ». Lors de l'assemblée générale du personnel des HLM qui a suivi cet incident, des personnes connues pour leurs positions antiracistes ont éclaté en sanglot.



C'est tout un quartier qui subit le traumatisme et l'angoisse de l'insécurité. En face les CRS ont réitéré leurs performances sur la même école maternelle, (jet de grenade lacrymogène dans la cour); lorsqu'un instituteur est sorti leur demander d'arrêter, un casqué lui a renvoyé : « *Connard, va faire du social autre part* ». (On se demande qui, entre les flics et les jeunes, sont les plus immatures puisqu'ils terminent tous leurs confrontations verbales par « *nique ta mère* »).

Habitants comme travailleurs sont à cran. Nous nous trouvons dans une situation d'extrême tension. De tous côtés les habitants s'arment et des coups de feu sont tirés. Le quartier est sous état de choc et les tensions s'accumulent.

Deux mois après les événements, les instituteurs racontent que des parents leur parlent des insomnies des petits et certains d'entre eux les descendent la nuit pour leur montrer que les voitures ne brûlent plus et qu'il n'y a pas de policiers hurlants. Nous assistons donc à des comportements pluriels. Il n'y a pas les jeunes, mais des jeunes, et tous ne sont pas délinquants. Certains rejettent les délinquants, d'autres les comprennent et se solidarisent avec eux. Nous assistons à des discours extrêmes exprimant la dualité, en fonction de la douleur ressentie. Des personnes peuvent dire tout et son contraire, demander plus de répression parce qu'elle subit les rodéos nocturnes et dans la minute qui suit, fustiger les flics car l'un de ses proches est impliqué dans les nuisances nocturnes.

D'une violence collective qui aurait pu déboucher sur une contestation sociale légitime, nous nous sommes trouvés face à l'émergence de petits groupes ou d'individus qui développent des comportements délirants. Ce que je puis affirmer, c'est que la concentration de la misère génère des pathologies sociales. Tout ce que certains jeunes haïssent est renvoyé dans des schémas les plus

abjects (blancs, associatifs, fonctionnaires, juifs, pieds-noirs, tout y passe jusqu'aux commerçants maghrébins). Une partie des habitants est imprégnée de ce discours extrême mais dans quelle proportion? La cassure se trouve au milieu du quartier, entre les copropriétés situées près du lac, où l'on trouve des groupes armés protégeant voitures et entrées d'immeubles et de l'autre côté de l'avenue, l'habitat social où est concentrée la majorité de la population issue de l'immigration. Le sentiment d'insécurité est partagé par ceux qui ne sont pas dans la norme majoritaire établie de part et d'autre de cette fracture.

L'absence de réponses institutionnelles depuis les événements, ne rassure pas les habitants. Le silence radio des élus, l'absence de mesures d'urgence et même un désengagement dans les projets en cours laisse un goût amer et un sentiment d'abandon qui se renforce. Nous sommes gouvernés par un triumvirat d'incapables : le Maire, le Préfet, le Président du Conseil Général.

Militer au milieu de ce merdier

Les deux premiers jours je me suis retrouvé en état de stupeur. Je me disais que le lent et patient travail de fourmi acquis année après année venait de voler en éclat. J'ai subi les événements qui se déroulaient devant moi avec désespoir. Le matin je regardais ces voitures calcinées, les containers à ordures encore fumant, ça et là des pierres ou des restes de grenades lacrymogènes, des balles caoutchouc et je me disais : c'est Mai 1968, oui mais l'utopie en moins. J'étais partagé entre la colère intérieure et les larmes de l'impuissance qui me montaient aux yeux. Heureusement que Le Pen et Mégret s'entre-tuent car si l'on avait en plus le FN sur le dos!

Heureusement, il y a eu cette manifestation en ville. 2 500 personnes ont défilé dans la dignité et sans violence. Étudiants, travailleurs sociaux, enseignants, citoyens se sont associés aux jeunes et moins

jeunes du quartier. Nous avons défilé tous ensemble jusqu'à la préfecture. J'ai repris à ce moment un peu d'espoir.

Redévelopper la sociale!

Lorsque les médias font parler les sociologues, ethnologues et autres *spécialistes* des quartiers, la majorité a tendance, une fois le constat accablant fait, à proposer des logiques d'accompagnement social et non de faire des propositions de transformations sociales. C'est le nœud du problème. Il faut absolument refaire de la politique dans les quartiers. La perversité du système a transformé le militantisme humaniste en militants humanitaires. Le mouvement associatif est verrouillé! Nous sommes loin du temps où le mouvement associatif était porteur dans les quartiers des aspirations du changement. La professionnalisation des associations a transposé les militants en une nouvelle forme de travailleurs sociaux. Les plus vieux se sont usés dans leur volontarisme ou se sont transformés en chef d'entreprise du travail social. De nouveaux salariés sont arrivés sans aucune conscience politique. Cloisonnement et rivalité ont mené au clientélisme associatif. Et pour terminer, l'appareil d'état (municipalité, conseil général ou régional) principal financeur, tient en otage ce tissu associatif au travers des subventions qu'il alloue suivant les bons et loyaux services qui lui sont rendus. Le mouvement associatif qui a été porteur des valeurs de citoyenneté a été instrumentalisé et institutionnalisé. Il est condamné au silence et ne sert plus qu'à gérer la misère. Peu d'associations sortent de cette logique implacable.

Créer de nouveaux rapports

Nous devons repenser la situation à la lumière des événements et renvoyer dos à dos la fausse radicalité qui prend pour révolutionnaire des comportements issus de l'exclusion sociale et la culpabilité judéo-chrétienne qui excuse tout sans rien comprendre. Sortir une femme de sa voiture, lui casser le nez, l'asperger d'essence et mettre le feu à sa voiture pour attirer ainsi l'attention des flics qui ne se déplacent plus pour une simple voiture brûlée, est-ce vraiment révolutionnaire? Nous n'admettons pas plus les discours qui appellent au meurtre des « bougnoules » que les tags « nique les froms » (français). Les deux sont intolérables.

Il faut casser cette spirale du conflit ethnique et poser la nature sociologique de cette exclusion dans laquelle se trouvent les quartiers. Il faut réfléchir autrement qu'à coups de clichés sélectifs et de généralités. Mais com-

ment trouver les leviers qui développeraient une dynamique de conscience de classe et non une révolte qui se transforme en nationalisme et en guerre ethnique, en partant du constat que les aspirations y sont plurielles et contradictoires? Il n'y a pas un quartier d'exclusion, mais des exclusions dans un quartier... En constatant que la volonté de s'intégrer à la société ambiante y est très présente. Les désirs vont plutôt dans le sens d'obtenir une part du gâteau. L'exclusion, produite dans nos sociétés libérales occidentales est l'essence même de celles-ci. En remarquant que le système de l'économie informelle reproduit le pire du capitalisme libéral. Il n'offre aucune possibilité de se défendre collectivement. Toute expression oppositionnelle y est physiquement éliminée. C'est du capitalisme à l'état pur, sans expérience novatrice qui amènerait à une société égalitaire et socialiste. Il y a les exploités en bas de chaîne (petits voleurs, petits trafiquants, consommateurs de drogues, prostitués) la maîtrise intermédiaire (proxénètes, dealers) et les grands bourgeois qui blanchissent l'argent.

FAUT-IL BOMBARDER
LA SERBIE ?



La délinquance n'a rien de révolutionnaire et a tendance à créer des zones de non droit pour y faire proliférer tranquillement les trafics en tous genres. En fin de course, elle construit des jeunes paumés, manipulés et exploités, victimes d'une double injustice par le rejet de la société et l'exploitation de la mafia, qui, ne pouvant accéder à la « normalité », s'en prennent à tout ce qui n'est pas de leur clan. Mais ils se trompent de colère.

L'ambiguïté de cette situation peut mener, comme par le passé, à des dérives fascistes, racistes et antisémites. Si les propos tenus par ces jeunes, sortaient de la bouche d'un militant FN, vous lui balanceriez votre poing sur la figure. N'oublions pas que ces jeunes sont une source potentielle de recrutement pour les islamistes. Comprendre ces mécanismes, c'est aussi savoir à quel groupe on peut

s'adresser, et quel dialogue il est possible d'y développer. Mais réfléchir aux questions induites par la concentration des difficultés sociales (chômage, logements inadaptés, misère sociale et psychologique) dans les quartiers est très complexe et mériterait une attention bien plus importante de la part de nos courants politiques car ils sont le creuset de toutes les injustices sociales.

Trois vitesses sociales

Dans ces quartiers populaire, il existe 3 vitesses sociales : la première est invisible car elle vit à l'extérieur, c'est la bourgeoisie; la seconde est salariée, souvent ce ne sont pas des salaires mirobolants, mais permettent de vivre; la troisième est celle des sans-travail qui est dans une situation de « no-futur ». Comment unir travailleurs et sans-travail dans une même logique de revendication sociale face à un pouvoir économique concentrant les misères sociales dans des zones géographiques bien délimitées? Comment pouvons-nous casser cette logique de « guerre fratricide » entre « pauvres et moins pauvres »? L'enjeu est de taille à l'aube du troisième millénaire.

Une autre parole collective tente d'apparaître

Des paliers de résistance commencent à se mettre en place. Des réseaux arrivent dans cette dérive à reprendre forme. Une inter-syndicale des travailleurs du quartier (UL CGT, Groupe des dix, FSU, SGEN CFDT) a lancé un communiqué commun; celle-ci s'est élargie à l'ensemble de la ville pour préparer un tract adressé à l'ensemble des entreprises où des syndiqués sont confrontés à des réactions racistes de leurs collègues. Les habitants et travailleurs du quartier impliqués au sein d'un regroupement politique large issu de décembre 1995 (*Reynerie se bouge*) se réactive. Nous tentons de placer le malaise ressenti par tous sur le domaine de la revendication sociale, de lancer des signaux clairs et essayons de renouer le dialogue avec ceux qui s'aperçoivent eux aussi des limites d'une révolte sans cohérence et cherchent à s'organiser. Peut-être arriverons nous à ce que le quartier puisse exprimer collectivement les valeurs de justice sociale, de respect de la différence et de la solidarité. Dès aujourd'hui les femmes du Mirail appellent à un rassemblement pour demander la réouverture de la CAF. Des associations se voient pour initier une marche partant de Reynerie, pour l'égalité et la justice. Une date circule : le 27 mars. Il faut faire vite... ■

Biquet

Septembre 1981

Les murs avaient pris une teinte indéfinissable autrefois verts sans doute aujourd'hui marron sale.

Ainsi elle était là dans ce que l'on nommait

quartier de Bagatelle.

Jardin de Bagatelle ou simple bagatelle elle ne savait au juste.

Mais à se trouver là au pied des hautes tours elle comprit brusquement qu'il faudrait laisser loin derrière tout ce qu'elle connaissait.

Etrangère elle l'était

lorsqu'elle pénétra dans la salle de classe

Etrangère à eux

reconnus étrangers.

Recevoir de plein fouet

le choc des différences

la sienne avec la leur.

Si tous les enfants du monde pouvaient se donner la main...

Et elle ouvrit un livre...

Une famille lui souriait

maisonnette blanche cheminée

papa qui rentre du travail

maman dans la cuisine

enfants roses au jardin.

Où était donc ce monde là ?

Eux enserrés de forteresses étroites
fenêtres alignées

mille yeux aveugles

courettes ascenseurs

merde dans l'escalier.

Elle prise au piège de leurs regards

celle venue d'ailleurs du monde

du dehors

souriants de sa naïveté.

Ils attendaient pourtant, une drôle d'attente avide qui parcourait les rangs comme une place qu'ils voulaient lui laisser.

Et ce fut une lutte.

Elle apprit très vite à se taire à parler saisissant des moments de grâce où ils voulaient apprendre un peu très peu des trucs vrais ou des rêves. Parfois ils s'en allaient ensemble sur l'aile d'un bouquin, hors des murs. Ou bien, ils refusaient tout en bloc et très vite avec des mouvements de rage ou trop de désarroi.

Elle était ainsi

passage entre deux mondes

ou bien éponge dérisoire de leurs vies dévastées.

Dans les couloirs, elle croisait des collègues hagards qui étaient trop restés d'autres débarqués là comme elle qui ne songeaient qu'à fuir. Et puis les autres les inflexibles partisans de la discipline et la manière forte pour ces prédélinquants.

Elle finit elle aussi par s'en aller

Longtemps après

Trop donné tout donné.

À la fin désarmée.

Elle se sentit mieux de ne plus voir

se dégoûta aussi parce qu'elle ne voyait plus.

La nuit elle rêvait d'énormes bulldozers fonçant sur les ghettos, d'explosions rouge sombre.

Elle les avait gardés les uns après les autres les visages et les noms et les détails aussi se faisant plus précis au fil des jours.

Le temps n'y pouvait rien.

Yauz ne trouvant le sommeil que devant l'écran vide de la télévision. Yeux noirs sur l'écran noir pailleté de blanc.

Seul refuge.

Li qui ne parlait pas qui ne parlait jamais penchée sur son cahier avec ses tresses brunes et sa rose en papier posée sur le bureau presque comme un hasard rose pourpre

miraculeusement intacte.

Et puis Nasser et son visage blême. Nasser et son visage bleu de coups. Haussement d'épaules de l'assistante sociale, famille

signalée, secteur trop grand... Nasser et ses yeux

trop brillants...

Abdelkadder un jour sur deux cheveux embroussaillés noir de la tête aux pieds lecteur infatigable lorsqu'il ne lançait pas les pires obscénités. Celui là savait tout.

Ils savaient déjà tout

Étaient-ils des enfants ?

Temps de l'enfance esquissé à peine ébauché pour s'étrangler si vite le béton dans les yeux comme prison de glace.

Ils savaient déjà tout

Qu'avait-elle à leur dire

dans les limites étroites du savoir officiel.

J'ai été institutrice de 1981 à 1986 dans le quartier de Bagatelle à Toulouse. Comme tant d'autres impuissante désespérée devant ce monde multiple et marginalisé de la banlieue.

Aujourd'hui enseignante en milieu rural, je ne peux que constater l'inefficacité des réponses de l'Éducation Nationale devant des populations d'enfants spécifiques et des milieux de plus en plus défavorisés.

1995

La banlieue est partout qu'elle soit aux portes de nos villes ou au milieu de nos vertes campagnes. ■

Marie-Pierre Portet



La contestation permanente



Seule, une lente maturation au contact des luttes et des pratiques avec différents secteurs peut permettre au mouvement social d'affiner ses revendications et de s'inscrire dans la durée. Avec comme objectif, une transformation sociale en rupture avec le capitalisme : histoire d'une expérience.

C'est en décembre 1993 que Martine Aubry, Ministre du Travail, donne joyeusement l'accord aux propositions du CNPF (ex-regroupement de petits seigneurs locaux devenu MEDEF) qui visent à réduire les droits des chômeurs et des intermittents du spectacle pourtant de plus en plus nombreux et précaires : dégressivité, réduction de la durée d'indemnisation, mise en place des jours de carence...

Pendant ce temps, la bourse flambe, la gauche officielle se consume, les syndicats dans leur grande majorité étouffent les braises qui commencent à rougir et à noircir ici et là!

À Toulouse, le mouvement des intermittents du spectacle est alors protestataire, corporatiste, mis sous tutelle de la CGT qui a refusé de signer l'accord mais qui se

veut avant tout l'interlocutrice modérée, responsable, garant d'acquis sociaux pourtant de plus en plus faméliques face à des institutions répressives, excluantes, élitistes, et surtout hypocrites! Nous sommes alors quelques uns isolés, inorganisés mais solidaires et convaincus qu'il faut profiter des occupations de ces dites institutions (DRAC, CNPF, Parti Socialiste, apparition éclair au balcon de la Mairie de Toulouse...) pour durcir les actions, ouvrir les dossiers, dénoncer, fouiller, faxer, squatter jusqu'à l'arrivée des CRS, débattre des revendications qui dépassent le cadre des annexes VIII et X, établir des passerelles avec d'autres travailleurs, tenter de mettre en place de véritables assemblées générales où l'on fasse tous ensemble l'apprentissage de la démocratie directe, de l'expression

libre, du partage des responsabilités et des décisions. Avec la volonté d'y inclure les délégués CGT détenteurs et « rétenteurs » de l'information (et donc du pouvoir!) sans qu'ils ne manipulent ou n'instrumentalisent les énergies et les révoltes. Ce qui ne fut pas, vous vous en doutez, chose facile. Mais pour nombre de travailleurs du spectacle, ce fut l'occasion de faire le deuil de leur ministre tant aimé et adulé, Jack Lang (de bois!) et d'apprendre à penser et à agir de manière autonome. Ainsi, à défaut de tuer le père, on essaya de le remettre à sa place... Bref, en 1993, nous y avons perdu quelques plumes mais également conquis nos premières peintures de guerre...





Décembre 1995 : comme un réveil!

Tiens! il y a quelques millions de citoyens et citoyennes qui, eux aussi, en ont marre de la misère, de la précarité, des injustices, du cassage de gueule de tout ce qui n'est pas compétitif et rentable. Cet hiver là, un service public de la révolte est bien en train d'éclorre. Merde! occasion manquée... on est tellement nombreux et surpris qu'on n'a pas le temps de faire une liste commune de cadeaux revendicatifs et défensifs... même si avec les différentes composantes du mouvement social, des liens rebelles se tissent. À Toulouse, une banderole *Grève générale définitive* tente d'occuper le Capitole, Mairie de Toulouse. Hélas, cette année là encore, les Pères Noël ont des matraques et la fin de la récréation se nomme traitreusement *sommet social* où les partenaires associatifs discourent du vide à un Juppé qui s'en gave pour la dernière fois...

Hiver 96-97, tous ensemble

Le mouvement social est toujours là! Les menaces qui pèsent sur les travailleurs, les précaires, les chômeurs aussi. À Toulouse, le mouvement des intermittents du spectacle s'est constitué très vite, cette fois-ci, en assemblée générale souveraine, soutenue par Fédercies et par la CGT qui bien entendu s'en tirera dès que la lutte s'élargira. La DRAC, le Théâtre du Capitole, une ancienne gare routière sont temporairement reconvertis en lieux de vie, de luttes et d'expressions. On ne revendique plus seulement le maintien mais l'amélioration des annexes VIII et X, une meilleure répartition des budgets culturels, contre l'obligation d'une licence qui pousse des associations et des collectifs à devenir des entreprises commerciales dirigées par un seul responsable, entrepreneur du spectacle, et ce qui soumet l'existence d'une compagnie de spectacle vivant au bon vouloir d'une

autorisation, ou interdiction, préfectorale. Mais cette année là, enfin rassemblés, les chômeurs, les maîtres auxiliaires, les intermittents, des salariés manifestent, se rencontrent, débattent : 2 000 personnes dans les rues; le cabinet Baudis, est occupé par nos soins et fracassé par les « sauvagesons » et autres « casseurs républicains de sécurité » AC! Sud, Ras le Front, DAL animent aussi la ville, fédèrent et agissent à partir de leur local autogéré.

Décembre 1998, janvier 1999... et toujours le printemps en hiver

Alerte! Les provocateurs du MEDEF remettent ça. Dans la soumission, certains syndicats aussi : lamentablement...

Le rapport Cabanes, échafaudé et défendu par la CGT (licences d'entrepreneur, contrats d'usagers), a pour objectif inavoué de faire des économies et le ménage dans la profession... Certes, nous ne sommes que poussière (hélas comme disait l'un!) mais des poussières d'étoiles (comme disait heureusement l'autre!) et nous avons bien l'intention, avant de filer sous d'autres cieus, de « gripper » la machine étatique et libérale...

C'est pourquoi la proposition de la CNT Spectacles et Communication, co-signée par AC! et le DAL, d'étendre l'intermittence à tous les chômeurs et autres précaires nous semble bien, dans ce contexte de lutte des classes, une étape importante et fédératrice qui rejoint nos préoccupations communes.

1999 l'année n'est pas terminée

L'Europe libérale est en marche. Nous aussi, certes avec un peu de retard, mais comme pour mieux lui botter le cul! ■

Patrick

Autonomie du mouvement social

Alternative Libertaire et *le Coquelicot* organisaient le 26 novembre 1998 une réunion publique sur l'autonomie du mouvement social. Bon nombre de Toulousains et Toulousaines avaient répondu présents ce soir-là et, plutôt que de laisser en suspens le débat, nous avons proposé aux quelques revues présentes de se retrouver autour d'une idée simple : faire que le débat continue au sein des mêmes revues.

La première rencontre a eu lieu le mercredi 11 février à laquelle étaient présentes les revues *Collectif 31*, *Fédérer et Libérer* et *le Coquelicot*. Oubli ou emploi du temps « surbooké », *le Piment Rouge* était absent. Cela dit, il n'est jamais trop tard!

- Quatre axes de débat ont été retenus :
- Que définit-on par mouvement social?
 - Sa structuration : une nécessité?
 - Quel rapport au politique?
 - Le tout, pour quoi faire?

Alors, comme nous le disions dans l'appel à la réunion débat du 26 novembre : « *Entre ceux qui se glissent dans les mouvements (masqués ou non), entre ceux qui peuvent caresser l'espoir de se servir à des fins politiques de ce réservoir revendicatif, de ceux et celles qui rêvent de participation institutionnelle, il est urgent de poser le débat et clarifier les positions allant dans le sens d'une véritable autonomie politique révélatrice des aspirations d'une dynamique sociale.* »

Les revues citées, ouvriront leurs colonnes à cet échange urgent. Un texte envoyé à l'une d'elle sera diffusé dans les trois autres afin de toucher le plus grand nombre. Ainsi, l'élaboration, si élaboration il peut y avoir, sera le fruit d'un collectif le plus large. Un projet politique nouveau ne doit pas rester une utopie. Nous en sommes tous et toutes conscient(e)s.

L'ensemble des textes qui seront publiés dans la limite du raisonnable car, ni les uns ni les autres n'ont un espace suffisant, seront aussi sur le site web de la revue *Fédérer et Libérer* :

<http://altern.org/fedelib>

Maintenant, à vos plumes et retrouvez le débat dans les colonnes des revues toulousaines *Collectif 31*, *Le Coquelicot*, *Fédérer et Libérer* et, qui sait, *Le Piment Rouge*?



LA CHARGE.



Guignol's band

Ce fut un moment rare. Le Pen dénonçant les extrémistes racistes qui entourent Mégret pendant que le maire consort fait le procès du népotisme du gueulard de St-Cloud, c'est l'histoire toujours plaisante de la paille de l'arrosé contre la poutre de l'arroseur. Nous avons bien ri, on peut applaudir l'acte. De là à considérer la pièce comme écrite et le happy end assuré...

Quelle que soit la suite des aventures du borgne et ses démêlés avec le traître d'opérette, le peuple d'aveugles qui l'a fait roi ne disparaîtra pas par enchantement. L'écosystème politique et social empoisonné dans lequel il s'épanouit ne sera pas bouleversé. Ceux qui pensaient naguère que les poses de sous-Mussolini braillard de l'ancien para, après avoir beaucoup fait pour le rayonnement du Front National, étaient maintenant un frein à son développement et un obstacle infranchissable à son arrivée au pouvoir, s'étonnent aujourd'hui que Mégret et ses affidés aient pu faire la même analyse et nous expliquent avec autant d'assurance que le succès du FN doit tout à sa dimension protestataire, d'autant plus forte que le risque de le voir arriver au pouvoir est nul. Mégret, majoritaire parmi les cadres du Front, commettrait l'erreur d'oublier que Le Pen tient les électeurs. Comme tout choix électoral, le vote FN n'est pas dépourvu d'ambiguïtés, il n'est cependant pas assimilable au vote Tapie. Ni les adhérents ni les électeurs du FN ne doutent de sa nature profondément politique, et de son caractère fascisant. Tout le petit monde politique officiel et officieux ergote à n'en plus finir sur l'évolution des sondages en faveur de telle ou telle liste d'extrême droite aux prochaines élections européennes. Comme si ces élections et la défaite annoncée d'un des deux frères ennemis devaient signifier l'affaiblissement durable, voire la disparition, de l'extrême droite.

Sans doute Mégret qui, à l'ombre des outrances lepénistes, pouvait à peu de frais paraître « présentable », sera-t-il obligé de se montrer pour ce qu'il est, un idéologue

plus terrifiant que son rival. Les vrais nazis ne s'y sont pas trompés, qui ont rallié en masse le camp dissident. Mais pour les timides que le FN indispose, ce ne sont pas ses idées qui rendent Le Pen infréquentable, c'est la vulgarité agressive de ses manières. À laisser tomber les costumes de sous-mac et les rotomondades d'Hercule de foire, Mégret

technocrate incommode, mais quel succès auprès des honteux et des hypocrites amateurs d'ordre qui peuplent les partis de droite. Il lui suffira de prouver la sincérité de ses sentiments anti-establishment pour reconquérir la base populaire, sans pour autant s'aliéner son nouvel auditoire. Au bout de la manœuvre, la base électorale de l'extrême droite ne sera peut-être pas élargie mais il l'aura récupérée à son profit, et la droite traditionnelle, qui croit à tort que ses ouailles égarées reviendront dans son giron, ira faire, cela s'est déjà vu, allégeance au si fréquentable führer.

Ayant pris le pari que l'Hercule vieillissant, qui n'est déjà plus entouré que de sa vieille garde de nostalgiques de l'OAS, débarrassera tôt ou tard le tapis d'exercice, à moins que poussé à bout par la concurrence il ne se prenne bientôt les pieds dedans et ne devienne ainsi son allié involontaire, Mégret, quoi qu'en disent les oracles des instituts de sondages et des salles de rédaction, peut perdre la première bataille, cela ne signifie pas qu'il perdra la guerre.

Avant de rire, ayons la prudence d'attendre la fin de la pièce. ■

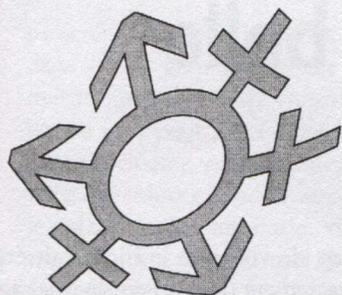


prend le risque de déplaire aux amateurs du genre, la base « prolétaire » du Front que ses allures de

PS : Tous ces guignols ont bien de la chance. Il n'y a pas encore de sang sur les murs. Dans les années trente, une moitié du Front aurait exterminé l'autre, et c'était une moitié du problème résolue.

Frank Einstein

Hommes profémnistes



Daniel Welzer-Lang, maître de conférences en Sociologie à l'Université Toulouse le Mirail, a publié une dizaine d'ouvrages sur la violence masculine, le propre et le rangé dans la maison, la prostitution, les hommes et le masculin, l'homophobe, les abus sexuels en prison... Son dernier ouvrage *Violence et masculinité, comme les autres, se trouvent à la librairie Ombres Blanches.*

Le Coquelicot : pourquoi avoir créé un réseau d'hommes profémnistes ?

DWL : c'est il y a environ 2 ans dans un colloque féministe à Québec que nous avons ressenti la nécessité, en lien avec les études féministes, de coordonner les recherches qui traitent des hommes et du masculin, notamment celles en langue française. Dans les faits, les groupes anti-sexistes, les hommes qui veulent débattre d'un masculin différent, étaient éclatés et éparpillés.

Mais pourquoi avoir appelé ce réseau là « profémniste » ?

Avant, nous nous appelions antisexiste, masculiniste, anti-patriarcat, anti-homophobie... Les groupes ou individus qui se battent contre le sexisme sont nombreux depuis plusieurs années. Ainsi, à Toulouse, après les années 75, il y a eu différents types de groupes d'hommes, l'appellation profémniste permet de situer clairement notre propos.

Nous soutenons les luttes pour l'égalité entre les hommes et les femmes et nous pensons que les rapports homme/femme sont des rapports de domination et qu'il faut, à ce niveau là, les combattre comme toutes les autres formes de domination : racisme, agisme, xénophobie...

Et quelles sont vos actions ?

Actuellement, nous avons un site web : <http://www.menprofeminist.org> et nous avons un certain nombre d'échanges au niveau européen pour structurer le réseau. Dans les faits, sur le site, on trouve un certain nombre d'articles en français, espagnol, allemand, anglais, qui traitent des hommes et du masculin dans une perspective critique de la domination masculine. De plus, nous avons monté à Toulouse, autour de l'Équipe Simone (Maison de la recherche au 4^e étage), un centre de documentation sur les hommes et le masculin où on trouve une bonne partie des écrits sur cette question.

Nous organisons aussi différents rencontres thématiques.

Justement vous lancez une rencontre les 3, 4, et 5 avril 99 « Les hommes contre le sexisme à Toulouse ». Peux-tu nous expliquer ?

Et bien, nous avons voulu réunir les hommes qui ont participé de près ou de loin depuis une vingtaine d'années à des groupes de réflexion entre hommes pour discuter entre nous. Il y a une vingtaine d'années se posait la question de la contraception masculine, du soutien aux luttes de femmes pour l'avortement libre et gratuit... ensuite les questions se sont un peu déplacées par rapport à la virilité, par rapport à l'homophobie.

Nous pensons urgent que les hommes de toutes générations puissent débattre.

Mais dans votre appel vous insistez sur différents thèmes : les modèles, les violences masculines contre les femmes, les catégories de sexualité... peux-tu nous en dire plus ?

Nous pensons qu'il est urgent de débattre pour regarder ce qui est commun aux hommes, quel que soit leur âge, qu'on ait 20, 40 ou 60 ans, quelles que soient les catégories dans lesquelles on se revendique dans la sexualité : gay, bi, homo, hétéro. Nous militons pour un nouveau « contrat homme-femme », nous savons actuellement ce que nous ne voulons plus vivre : les violences contre les femmes, les violences et la guerre aussi entre hommes. Mais nous pensons qu'il est maintenant urgent de débattre entre hommes, entre hommes et femmes, de ce que nous voulons vivre. Comment vivre des rapports harmonieux et égalitaires ? À ce titre là, c'est vrai que nous pensons que les hommes n'ont plus de modèle, plus de modèle de père, d'ami et qu'il est important d'essayer de penser au contenu que nous voudrions mettre dans les nouveaux modèles.

Est-ce que le féminisme, voir maintenant le profémnisme, ne sont pas un peu ringards ?

Il y a eu en France une diabolisation des termes féminisme et maintenant profémi-

nisme. Bien évidemment les hommes qui ont le pouvoir, les dominants, ne laissent pas facilement échapper les privilèges que leur procure la domination de leurs compagnes, de leurs enfants. Nous pensons aussi, nous, qu'au second degré les hommes ont intérêt à changer. Qu'ils payent aussi très cher le prix de la domination : solitude affective, être en guerre permanente avec les autres pour être le meilleur et le plus fort guerrier, ne pas pouvoir prendre du temps pour soi. Il est indéniable que les idées féministes ont pénétré par capillarité l'ensemble de la société française. Maintenant, les luttes actuelles de femmes, les regroupements d'hommes montrent que les termes de féminisme et de profémnisme ne sont pas si ringards que ça, que la tentative de minorer les luttes antisexistes en ridiculisant un terme n'a pas réellement abouti.

Que peuvent faire nos lecteurs et lectrices qui veulent se joindre à vous ?

Ils peuvent nous joindre sur notre site web ou par courrier à l'équipe Simone Université de Toulouse Mirail UFR de sociologie, 5 allées Antonio Machado, 31058 Toulouse cédex. Ils peuvent également, comme nous le souhaitons pour une partie important d'hommes de Toulouse, nous rejoindre à la rencontre « *Les hommes contre le sexisme* » au week-end de Pâques. Cette rencontre est non-mixte pour permettre et faciliter les débats entre hommes.

Pour s'inscrire prendre contact à la même adresse. ■

D.W.L.



La vie rêvée est bien plus belle

Il pleuvait. Les rues du centre ville lui-saient, désertes en cette fin d'après-midi dominicale. Sorti de la gare et de ses quelques bars ouverts dans la rue lui faisant face, je n'avais rencontré personne et je me demandais bien où je pourrais perdre les 3 heures qui me séparaient de ma correspondance. C'est alors que je vis, au carrefour, luire les étoiles de l'Alphabet. Un cinéma de quartier, pas encore excentré, pas encore vendu. On y projetait un vieux film en noir et blanc qui devait, d'après le titre, parler d'assassinats et d'évasion. « *C'est déjà commencé depuis 10 minutes* » me dit la caissière en me tendant ma monnaie. « *C'est pas grave, merci mademoiselle* ». Dans le hall un monsieur plus très jeune, dans un vieux costume frippé, m'attendait et a déchiré mon ticket et m'indiquant d'un coup de menton le couloir tapissé de moquette rouge qui menait à la salle.

Celle-ci était plongée dans le noir et l'absence d'ouvreuses (elles ont disparu depuis des années me semble-t-il) ne me facilita pas la tâche. J'enlevais mon imperméable trempé et en tâtonnant j'ouvris un siège et m'assis. L'écran était presque noir. On était au fond d'une forêt de sapins (noirs) et le jour (blanc) ne se devinait qu'entre les troncs serrés. Je mis quelques instants à comprendre le lieu et l'action. Deux hommes, vêtus d'uniformes gris, avançaient rapidement et sans faire de bruit en se suivant. On les voyait surtout de dos. Au loin des chiens aboyaient furieusement et leurs cris se répercutaient en écho dans les frondaisons. L'orée du bois se rapprochait et l'on entrevoyait des prés puis, au loin, des sommets enneigés. L'un des deux hommes, le plus jeune, se retournait de temps à autre, l'air inquiet. On sentait qu'il aurait aimé questionner l'autre mais qu'il n'osait plus le faire. Le premier marchait, sans arrêt, et l'on entendait sa respiration essoufflée. « *Robert! Magnes toi! On va longer le bois. Au bout du pré, il y a un gué sur le torrent. Si on se grouille on y sera avant eux sinon... on est cuits* ». À ces quelques mots murmurés, Robert accéléra encore le pas et parut plus résolu. Ils disparurent derrière une crête et la caméra erra lentement dans la forêt tandis que le raffut de la meute se rapprochait.



La fatigue de ce long voyage en train se fit sentir et j'eus de plus en plus de mal à concentrer mon attention devant cet écran sombre et ces larges plans presque immobiles. Qui étaient ces gens? Pourquoi fuyaient-ils? À quelle époque cela se passait-il?

J'ai du m'assoupir quelques instants car je ne me souviens pas de ce qui s'est passé jusqu'au moment où j'ai retrouvé les deux hommes en uniformes gris seuls dans un compartiment de train. L'aîné regardait l'autre en train de dormir, la tête inclinée sur le côté. Par la fenêtre on voyait un paysage de bord de fleuve qui filait. Il se pencha et tapa légèrement sur le genou de son compagnon : « *Robert, réveilles-toi, on arrive* ». Le train ralentissait en traversant maintenant des quartiers ouvriers. Puis il entra dans une grande gare à verrière. Je

m'étonnais de voir que le film avait été tourné exactement dans la gare où je faisais cette courte escale. Je reconnus immédiatement les mêmes quais, la même horloge, le même buffet au bout à droite du quai n° 1 et la même sortie des voyageurs que les deux hommes empruntaient maintenant, presque en courant.

J'avais aperçu tout à l'heure, à droite de la sortie, les vitres sales d'un commissariat de police. Je le reconnus immédiatement dans le filé de la course des deux fuyards. La porte en claqua en s'ouvrant et un flic hurla « *Rrêtez vous! ou j'tire* » en dégainant un énorme pétard noir. Robert et son compagnon étaient déjà à l'autre bout du parking et fondaient vers la gare routière. Les flics déboulaient de partout. Une voiture freina à mort sur la chaussée mouillée et cacha l'espace de quelques instants la vue des deux treillis gris. Un gros plan sur le visage de Robert, en sueur, le regard traqué et on entendit le premier coup de feu siffler un peu au-dessus de lui tandis qu'il se jetait sous une balustrade et roulait sur lui-même dans l'herbe sale des bords du canal. Son compagnon courait plus haut et son souffle court envahissait toute la bande son, par dessus les hululements des sirènes et les sifflets de la police.

La nuit tombait avec la pluie et ils longèrent un mur lépreux interminable couvert de tags et de signatures incompréhensibles. Ils avaient semé les flics mais pour combien de temps? Ils n'iraient pas loin s'ils ne trouvaient pas un abri et d'autres vêtements que ces vareuses grises qui manifestement les désignaient aux regards des forces de l'ordre.

Ils arrivèrent à un carrefour que je reconnus là aussi immédiatement. Au bout de l'avenue on voyait le gyrophare des flics qui arrivait. Les deux hommes cherchaient une échappatoire et, sans se concerter, se précipitèrent vers le cinéma. Je les vis entrer précipitamment et reconnus le même visage de la caissière. Décidément les réalisateurs de ce film avaient tourné dans des décors naturels. Quelle coïncidence!

L'écran devint brutalement très sombre et je ne distinguais plus grand chose mais je compris que nous étions dans une salle du cinéma. Un film en noir et blanc était

projeté et les deux hommes tâtonnaient dans le noir pour trouver les fauteuils. Je me dis que ce n'était vraiment pas une bonne idée pour des évadés de se cacher dans un cinéma, que les flics allaient arriver d'une minute à l'autre, et c'est alors que je réalisais qu'une respiration très forte était apparue juste derrière moi. Je n'osais pas me retourner.

Je me suis forcé à regarder l'écran pour ne pas leur donner l'impression que j'avais remarqué leur présence dans mon dos. Ils chuchotaient. Sur le film je voyais le carrefour se remplir de voitures de police et leurs vives lumières tournoyer. Les flics couraient dans tous les sens. Il y eut un gros plan sur le visage de la caissière qui hoquetait « *Dans la salle, là à droite!* » Les gros godillots écrasaient la moquette. Il y eut alors un bruit de cavalcade. J'ai senti une main m'arracher mon imperméable et deux silhouettes dévaler l'allée pour foncer vers la petite porte en-dessous de l'écran, celle sur le côté, toujours surmontée d'une petite lumière bleue avec « *sortie de secours* » marqué dessus. L'écran s'est éteint d'un seul coup et la lumière s'est allumée brusquement. J'ai regardé autour de moi et ce qui m'a semblé vraiment curieux c'est que j'étais seul dans cette salle de cinéma. C'est alors que les portes ont littéralement éclaté et j'ai été entouré d'une nuée de flics qui me braquaient leur flingue dessus. Terrorisé, je n'ai pas bougé d'un poil. Ils m'ont soulevé du fauteuil et porté d'un seul jet dans l'entrée du cinéma. « *C'est lui! C'est lui!* » hurlait la bonne femme derrière sa vitre. « *Il est entré quelques minutes avant eux et leur a donné l'imperméable.* »

La masse d'uniformes bleus s'est un peu écartée et j'ai vu arriver un gros type moustachu en complet veston. « *C'est toi le lyonnais. On a coffré tes deux complices. Alors tu vas être sage et nous dire qui de vous trois a tué la logeuse de Robert. T'as compris* ». Puis se retournant vers ses hommes il a ordonné : « *Allez embarquez-moi ça et que ça saute!* »

Et c'est juste à ce moment que le petit monsieur au costume frippé a levé le doigt et a dit au commissaire qui repartait déjà : « *Mais non, mais non, l'assassin de la logeuse de Robert, c'est le docteur. Cela fait dix fois que je le vois ce film et je le sais bien. C'est le docteur parce que la concierge avait réalisé qu'il entretenait la voisine du troisième, et qu'elle était bien décidée à le dire à tout l'immeuble* ».

Après, tout est devenu très embrouillé et finalement... j'ai loupé ma correspondance. ■

Caillou cinéophile

Alternative Libertaire se situe dans la continuité du mouvement libertaire ouvrier international dont nous reprenons les idées-forces sans rejeter les acquis positifs des autres courants. Nous luttons pour la redistribution des richesses, une égalité réelle entre hommes et femmes pour construire une société autogestionnaire sans État et sans classes basées sur une production motivée par les seuls besoins, le pluralisme et la démocratie directe. Pour mener ce combat, nous construisons une organisation révolutionnaire autogérée, implantée parmi les travailleur (se)s, dans la jeunesse et active dans les mouvements sociaux. Nous voulons contribuer à une renaissance du combat révolutionnaire et antiautoritaire de masse, une refondation du socialisme à l'horizon du xxie siècle. Pour atteindre ce but, notre stratégie politique repose sur une dialectique entre deux niveaux d'expression et d'organisation distincts et complémentaires :

— l'organisation et le développement d'un nouveau courant libertaire « lutte de classe » ;

— l'émergence d'un vaste mouvement anticapitaliste et autogestionnaire, où le nouveau courant libertaire s'intégrerait sans disparaître.

On écrit...

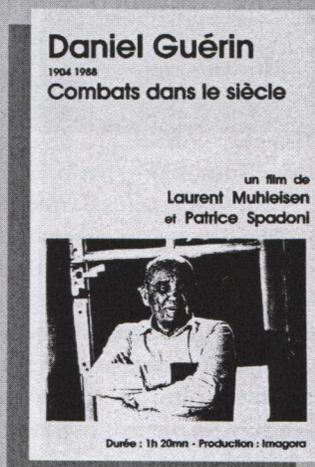


Alternative Libertaire est l'héritier d'une presse communiste libertaire française, qui des années cinquante à nos jours, a pris position, a soutenu des luttes, des expériences et essaye de faire entendre une autre voix. C'est un journal qui dénonce mais aussi qui tente de reconstruire d'autres horizons, d'autres utopies au travers de débats, de partage d'expériences, de coups de gueule. C'est un point de vue que nous publions, celui des acteurs du quotidien, celui que nous défendons, l'expression d'un courant politique.

Lecteurs, lectrices du Coquelicot, vous pouvez vous abonner à Alternative Libertaire : BP 177, 75967 Paris Cédex 20, en libellant un chèque au nom de Agora 2000, (abonnement simple 90 F ou abonnement de soutien 140 F). Vous pourrez aussi le trouver en dépôt à la librairie Ombres Blanches. Au sommaire du

n° 72 de février 1999 : Cologne, capitale de la colère/parti fasciste cherche respectabilité/LO-ICR : mariage d'intérêt/CNT, le petit syndicat qui monte/entretien avec Michel Auvray/la Guyane/la FMI contre le tiers-monde/17 ans de pinochétisme. ■

...et on filme



Daniel Guérin

1904-1988

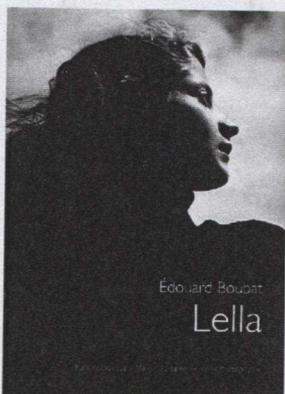
Combats dans le siècle

Un film de Laurent Muhleisen et Patrice Spadoni, en K 7 VHS Pal/Secam

Un film émouvant et sympathique sur la vie et les combats quotidiens que menait Daniel Guérin. Avec plein de témoignages et de documents d'archives ce film retrace ce parcours d'éternel engagé contre le colonialisme, le fascisme et l'homophobie. L'auteur de « *Ni dieu ni maître* » anthologie de l'anarchisme, ou de « *Fascisme et grand capital* », grâce à ce film, ressurgit de l'injuste oubli des ces dix dernières années.

Mais n'espérons pas trop le voir passer à la télé! Alors, n'hésitez pas, commandez la cassette en envoyant un chèque de 120 F à Imagora c/o Agora 2000, BP 177, 75967 Paris Cédex 20. ■

Lella



Édouard Boubat : *Lella*
Paris audiovisuel/Maison européenne
de la photographie. 85 F.
J'en profite pour signaler que Bou-
bat a écrit, il ya quelques années, un
superbe livre d'initiation à la photo-
graphie dans la collection *Le livre de*
poche.

Au départ il y a une photographie célèbre, mondialement connue : *Lella*. On l'a vue en poster, en carte postale, en calendrier... c'est une jeune femme en chemisier blanc, qui regarde vers la droite avec un air résolu tandis que sur un fond très sombre, une autre femme regarde vers la gauche. Le contraste entre ce premier plan très lumineux et ce fond assombri est dramatique. Il est renforcé par ces deux regards de défi et d'orgueil alors que le chemisier transparent laisse voir le soutien-gorge noir témoin de la tendresse féminine. C'est un jour d'été sur le pont d'un bateau, il y a très longtemps. Si cette photographie a fait le tour du monde, c'est peut-être qu'elle nous pose le problème du mystère de la femme à la fois tendre, lumineuse, transparente et dure, sombre et volontaire.

Mais les photographies uniques nous sont parfois dévoilées comme c'est le cas aujourd'hui pour Lella dans leur continuité. Car il y eut un avant et un après cette prise de vue et Lella n'est pas un modèle passager ou une passante entrevue mais le visage du premier amour du photographe. L'exposition et le livre qui lui sont consacrés nous font découvrir 50 ans plus tard ce qui fut pour Édouard Boubat et Lella F. une formidable histoire d'amour.

« Aujourd'hui il y a une lumière particulière. Maintenant, elle est frissonnante.../... nous ne vivons pas une histoire; nous sommes dans notre propre vie, innocents. Nous ne nous regardons pas vivre. »

Une quarantaine d'images de 1946 à 1950 entre Paris et la Bretagne nous parlent du temps qui est passé, qui ne reviendra plus, de la beauté de l'amour et de la fierté de la jeunesse. Ces images semblent intemporelles. Elles ne nous parlent pas par le décor, comme Doisneau par exemple, du Paris des années cinquante. Superbement tirées, en noir et blanc, elles ne nous parlent que du photographe amoureux à cette époque encore inconnu et qui va devenir un des artistes majeurs de la photographie française.

Mais il reste que la confrontation entre cette image unique et les images qui l'entourent demeure pour nous spectateurs une énigme. On fait dire à une image tout ce que le hors cadre cache. Aussi, la découverte de l'histoire qui l'entourait renforce à la fois sa beauté mais en repousse d'autant le mystère. Pourquoi Lella est-elle devenue un chef-d'œuvre ? ■

Caillou en voyage

BRUCE SPRINGSTEEN :

Les 4 cd

« Peut être que ce qui meurt renaît un jour » chantait-il.

Bruce Springsteen a eu la lumineuse idée de se rappeler à nos sens.

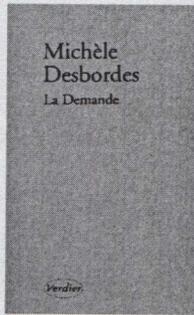
Un an après le dépouillé et à vif album « *The ghost of Tom Joad* », vient de paraître le coffret 4 cd d'inédits « *Tracks* ». Une île au trésor!

Quatre chansons de l'audition passée en 1972 seul avec sa gratte devant John Hammond et déjà les trips et le talent!

« *Roulettes* », en 1979, avec une intro explosive de batterie où Springsteen monte en caisse et roule à toute allure. « *Born in USA* », en 1982, en version blues décharnée cillant aux squelettes des victimes de la guerre du Vietnam.

« *Brothers wonder the bridges* », en 1983, marque l'urgence de la fuite face aux images d'une province américaine pétrifiée. « *Sad Eyes* », en 1990, découvre la sensualité lovée dans les cris de la voix du Bruce et... tous les autres titres! Alors, à tous les pirates Springsteenophiles ou non, partez vite à la découverte d'un coffret... bijou! ■

Groggy Holly



LA DEMANDE

de Michèle Desbordes.

Éditions Verdier, décembre 1998, 124 p, 75 francs

COMPLICITE SILENCIEUSE

Tassine, servante de son état, ni jeune ni belle, accueille au manoir de Clan sur les bords de Loire, un maître italien sentant la mort toute proche, peintre, sculpteur, architecte et anatomiste, un peu Michel-Ange, beaucoup Léonard de Vinci. De cette rencontre improbable, à mille lieux du faste et de la gloire du grand siècle, se tisse peu à peu une relation d'amour subtilement silencieuse : elle regarde le peintre qui la regarde. Plus rien ne les rattache au monde, exceptés les regards qu'ils échangent et les silences qu'ils partagent, leurs combats sont terminés.

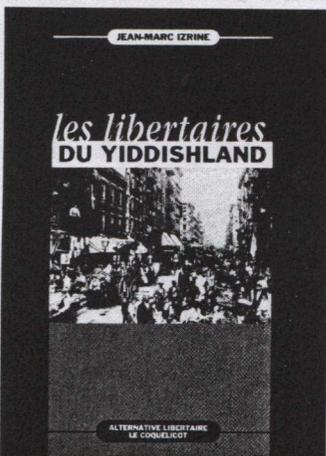
Le titre porte en lui-même le sens d'une « heureuse abnégation ». Il y a de l'apaisement dans cette proposition inouïe que l'on suppose acceptée bien avant d'être formulée.

« Un peu plus tard elle regagnait son galetas, elle montait sa cruche à la main, parfois elle butait sur une marche, sans même gémir continuait jusqu'à l'étroite soupente puis on n'entendait plus rien, pas même le bruit sec et froissé de la pailleuse quand elle se couchait. ». (p. 76) ■

Anges

Pour celles et ceux qui n'ont pas encore lu l'ouvrage de Jean-Marc Izrine, ça y est, il a été livré à la librairie Ombres Blanches, à Fleur d'encre (11, pl Patte d'oie) et à Ellipses (Ramonville).

Cet ouvrage n'a pas seulement comme but de témoigner pour la mémoire, il participe également de la lutte contre l'antisémitisme en anéantissant le préjugé, toujours aussi vivace dans la population et chez le exploité(e)s, du juif se confondant avec les classes dominantes. Le tout abondamment illustré d'une cinquantaine de photos des figures de ce courant aujourd'hui disparu, de « unes » des différents titres de la presse yiddish libertaire mais aussi de gravures témoignant des conditions de travail et d'exploitation dans les « ateliers de la sueur ». ■



Les libertaires du Yiddisland
de Jean-Marc Izrine

Rage et grésil

Six heures du matin, la rue Bayard se couvra de brume. Le froid du début décembre remonte les cols, enfonce les mains dans le tréfond des poches et j'ai le cœur à l'envers, une vague nausée du monde, un dégoût du système. Il n'y a que les bruits des taxis sur cette rue menant à Matabiau avec son sentiment de défaite programmée. Un rouleau compresseur de vies qui ne valent rien au cours de la bourse. J'ai la rage en douze mesures, distillée dans le souvenir d'un centre de tri postal qui va fermer et dont tout le monde se fout éperdument. Imaginer les environs aseptisés, calqués sur le management rentable, efficace, planifié par un petit nombre? J'y arrive pas, j'ai la colère et Paola ne téléphone plus depuis longtemps. J'ai peur de tomber dans la violence comme l'on tombe dans les bras d'une femme quand on est loin de chez soi, loin des repères durement construits. Les souvenirs montent au rythme des chauffeurs livreurs pressés. Mouloud n'ouvre pas sa devanture où se mêlent les cornes de gazelles et le miel de Tunisie, où l'odeur du café au mélange de cannelle et de clous de girofle se confond à la lavande du parfum bon marché des passants. J'arrive à l'Étincelle qui a perdu son clown mécanique depuis des années, jette un regard rapide sur le fond de la salle. Des cafés croissants, des tartines qui plongeront dans l'indifférence. Et merde, j'ai même plus de piles dans mon baladeur! Ce matin John Mayall ne peut plus rien.

Matabiau s'anime, loin des clameurs de Zebda, de la chaleur de l'occupation de 1995. Les cris y sont absents car les bras sont trop souvent le long des coupures des pantalons, petits soldats résignés, fatalistes par force, entrés dans le moule pour ne pas disparaître. Où est la chaleur des assemblées d'inconnus, de rêveurs, de tous ceux qui, un soir de décembre ont craché leur rage, ont planté leurs utopies dans les dalles de marbre du grand hall? J'en sais fichtre rien. Je ne sais qu'une chose, les palettes devant le centre de tri ne brûleront plus lâchant leur âcre odeur de grésil, les verres de vin ne se passeront plus d'une main à l'autre et le ballet des camions postaux se feront plus loin. Ce matin, il me manque le courage de crier ma colère. ■

R. Vaporetto

Le courrier des lecteurs

Je tiens à vous faire part de mon étonnement à la lecture de votre bimestriel. Je m'explique : vous produisez, en page centrale, une photographie représentant une barricade. Dans votre légende, vous commettez deux erreurs suffisamment importantes pour expliquer mon courroux.

D'une part, il ne s'agit pas de la barricade de Belleville mais celle de Ménilmontant. D'autre part, j'ai la preuve formelle que l'équipe du Coquelicot n'était pas sur les lieux le 18 mars 1871, j'y étais !

J'ose espérer que de telles contrevérités historiques ne se renouvelleront pas. À mon tour de vous souhaiter une bonne année 1999 et vive la sociale !

Régis

L'association IRIS se manifeste à nouveau. Elle s'est créée à l'issue des grandes manifestations de 1995. Des copains se retrouvent, « on ne peut en rester là », une idée émerge et fait son chemin. Premier débat en 1996 « Modernité de la révolution espagnole », en 97 « Quel savoir pour quel citoyen » et en 98 « Immigration et citoyenneté ». Cette année pour ne pas perdre le fil conducteur « La démocratie : construction, expression »

Historiquement, la démocratie est une conquête de la liberté. La signification importante de ce terme vient tant de ce qu'elle est effectivement que de l'idée que s'en font les hommes lorsqu'ils placent en elle leur espérance d'une vie meilleure. Tout groupe, toute institution doit trouver des règles pour son fonctionnement. nous pensons que la démocratie directe, sans délégation de pouvoirs, est de nature à permettre aux individus de s'appropriier le politique. Mais, à quelles conditions cela est-il possible ? Une autre question importante se pose dans l'exercice quotidien du politique : sans démocratie sociale, le fonctionnement démocratique a-t-il un sens ? Nous tenterons de répondre à ces questions et pour contribuer au débat, nous avons invité des élus, des syndicalistes et des membres d'associations. Le débat aura lieu le samedi 27 mars 1999 de 15 heures à 18 heures au CEMEA, 51 bis rue des Amis-donniers à Toulouse.

IRIS

Directeur de publication : Patrick Lederc

Equipe de rédaction : Amapola, Marc Bernard, Patrick Lederc, Juanito Marcos, Robert Venezia.

Prix du numéro : 15 F

Abonnement : 5 numéros : 75 F

Abonnement : de soutien : 150 F

Boîte postale : 4078 31029 Toulouse Cédex 4

Commission paritaire : 760/95

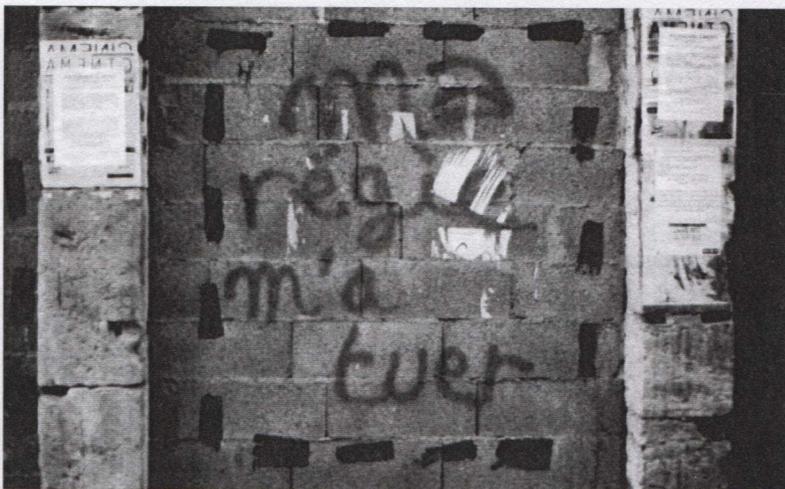
Ont été mis à contribution pour ce numéro :

Anges, Biquet, Bibas, Caillou, F. Einstein, Patrick, M-P. Portet, Ravachefolle, R. Vaporetto, dessins de P. Rouault et de Charb de Charlie-Hebdo.

Les articles sont sous la responsabilité de leur auteur.

Imprimerie spéciale - Le Coquelicot

LES MURS EN PARLENT



Sur une maison vide du quartier en rénovation de la Croix Rousse à Lyon.

SOMMAIRE

LA VILLE BOUGE

Reynerie à chaud 2, 3, 4

BAGATELLE...

Septembre 1981 5

LA COMPIL

La contestation permanente 6, 7

LA CENTRALE

La charge de Félix Vallotton 8 et 9

GNAFRON NATIONAL

Guignol's band 10

HTTP : // WWW...

Hommes profémnistes... 11

C'EST PAS DU CINOCHÉ

La vie rêvée est bien plus belle 12

QUI SOMMES-NOUS ?

La presse, revue et vidéo 13

L'AMOUR, TOUJOURS L'AMOUR

Lella 14

À LIRE, À ÉCOUTER

Springsteen 15

Les libertaires du Yiddisland 15

La demande 15

LIBER... TERRE

Rage et grésil 15

TU BALISES ARGOS ?



Cette fois-ci le blues des 16 pages nous a envahis les uns après les autres. Quand on a vu le bilan financier, la crise cardiaque était au bord du cœur de toutes et tous. Du coup, retour au noir et blanc, perdu pour un temps encore la belle couleur rouge et noire de la première et dernière page et... un prix au numéro qui augmente de 5 francs ! On a retourné le dilemme dans tous les sens et on vous jure qu'on ne peut pas faire autrement ! C'est pas encore le SOS urgentissime mais c'est pas loin. Nous avons encore des idées pleines les poches et, si nous semons tous ensemble à temps, les pages du Coquelicot pousseront encore.

L'équipe du Coquelicot

Je désire souscrire un abonnement :

- pour 5 numéros : 75 F

- soutien : 150 F

le coquelicot

Boîte postale : 4078 31029 Toulouse CEDEX 4

Nom :

Prénom :

Adresse :